

gouvernement qui parcourent les provinces. Ces envoyés sont également reçus par les douars placés sur les grandes routes, auxquels on remet pour ce service public une partie de leurs impositions ; mais l'homme isolé, l'homme qui n'est pas chargé des ordres du souverain ou de ses lieutenans, ne trouve que très-difficilement quelques secours dans ses courses. Pour éviter la dépense ou l'embarras que leur causeraient des étrangers, les Arabes ont la précaution d'établir leurs campemens dans des lieux couverts ou écartés. La fumée, l'aboïement des chiens, la vue des troupeaux ont-ils trahi ce lieu secret ? le voyageur, dont on avait cherché avec tant de soin d'éviter l'approche, sent, par la réception qu'on lui fait, qu'il ne saurait s'éloigner trop vite.

Il se trouve pourtant des hordes qui, fidèles aux anciens usages, qui leur tiennent lieu de lois, se font un devoir d'exercer honorablement l'hospitalité. Vous n'êtes pas plus tôt entré dans la tente du scheikh qu'il vous présente du lait, des figes, des dattes, tous les fruits secs qu'il peut avoir. Après cette première cérémonie, il va prendre dans sa bergerie un agneau, un mouton ou une chèvre, et les livre à sa compagnie, qui en fait bouillir la moitié pour le jour même, et griller ou rôtir le reste pour le lendemain. Cette réception demande un présent. Le Maure le donne tel qu'il peut. Le mari

attend de l'Européen un couteau, des pierres à fusil, de la poudre à canon, et la femme en désire du fil, des aiguilles et des ciseaux.

Le physique et le moral sont donc également dégradés dans la Barbarie entière. Peut-on raisonnablement espérer qu'il s'y rétablira quelque jour un meilleur ordre de choses, et que cette région redeviendra ce qu'elle fut dans les siècles les plus reculés ? La révolution est possible, facile peut-être, mais elle n'aura lieu qu'après que les peuples qui l'habitent auront renoncé à la piraterie.

Ce brigandage fut inconnu dans les premiers âges ; on n'y faisait point d'échanges. Contentes de ce que le sol leur fournissait, et du peu qu'une industrie grossière pouvait y ajouter, les communautés naissantes n'avaient point de communication entre elles ; les hommes se multiplièrent. Plusieurs, d'un caractère actif et remuant, ne s'accommodèrent pas d'une vie tranquille et uniforme, et se permirent des incursions sur leurs voisins. Les Grecs donnèrent, dit-on, ce funeste exemple.

Leur pays, qui depuis eut l'honneur d'éclairer les nations, fut long-temps un théâtre de brigandage et d'horreur. Des hordes féroces y succédaient sans cesse à des hordes féroces. Ce fut bientôt un mélange monstrueux de ce que la nature avait produit de plus vicieux et de plus abject. Dégoûtés des occupations paisibles de

leurs pères, ces barbares aimèrent mieux piller que travailler. La mer ne servant pas encore de point de communication aux peuples, ce fut sur des côtes ou dans des îles plus ou moins éloignées que s'exerça la piraterie; on y attaquait les bourgs et les villes sans défense; tout ce qui pouvait tenter la cupidité était enlevé, et les temples même n'étaient pas toujours respectés. Loin d'être avilissant, ce métier était honorable dans des siècles où la gloire n'était que le mépris de tous les dangers.

Les Phéniciens, et après eux les Carthaginois, couvrirent la Méditerranée de leurs navires marchands, et alors la piraterie eut un autre objet; les descentes dans le continent et dans les îles devinrent plus rares, et les radeaux grossiers dont on s'était servi pour ces expéditions, furent remplacés par des bâtimens légers qui allaient à la rame et à la voile. La course n'était pas toujours heureuse; mais elle l'était souvent, et c'était plus qu'il n'en fallait pour y attacher des hommes ennemis de toute profession honnête, de toute discipline, de toute morale.

L'augmentation du commerce multiplia le nombre des pirates. Des personnes riches et d'un nom illustre se joignirent avec le temps aux vagabonds qui avaient ouvert une carrière si honteuse. Leurs vaisseaux, dit Plutarque, étaient magnifiques; l'or et la pourpre y éclataient de toutes parts; leurs rames étaient souvent argen-

tées. C'étaient, sur les plages où ils descendaient, des concerts continuels, des profusions de tous les genres, des débauches inconnues chez les sociétés les plus dissolues.

Toutes les nations souffraient de ces brigandages. Rome même, qui déjà donnait des lois au globe, manquait souvent de subsistances, ou était réduite à les payer un prix exorbitant. Ses citoyens demandaient à grands cris un remède à tant de maux; mais la guerre contre Mithridate occupait alors toutes les forces de la république; ce ne fut qu'après s'être débarrassé d'un ennemi si habile et si implacable qu'on put s'occuper des pirates. Pompée, qui jouissait au degré le plus éminent de la faveur populaire, fut chargé de les attaquer; ce général en détruisit quelques-uns, en dissipa d'autres, et relégua le plus grand nombre, qui s'était soumis, dans l'intérieur des terres, où ils perdirent peu à peu l'esprit qui les avait animés jusqu'à cette époque.

Malheureusement ces brigands ne tardèrent pas à avoir des successeurs. On ne les vit plus, il est vrai, former de puissantes flottes, étonner les nations par l'excès de leur luxe, se rendre redoutables aux maîtres du monde. Il fallut que leur ambition se bornât à prendre quelques bâtimens plus ou moins richement chargés, à vendre comme esclaves les navigateurs tombés en leur puissance, à dissiper dans la crapule

le butin qu'ils avaient fait. Ces faibles ressources même leur manquèrent lorsque les barbares sortis du nord de l'Europe en eurent subjugué le midi, au quatrième ou au cinquième siècle.

Rome, par la supériorité de ses armes, de sa discipline, de sa politique, et par d'autres moyens connus, avait soumis à ses lois tous les peuples qui avaient fixé son attention. Ce qu'elle avait acquis au temps de sa liberté, elle le perdit lorsqu'elle eut cessé d'être libre. Les maîtres qu'elle s'était lâchement donnés, les maîtres par qui plus lâchement encore elle avait laissé usurper l'autorité, furent la plupart des tyrans imbéciles ou sanguinaires. Sous ces funestes règnes, le gouvernement de l'empire fut abandonné à des favoris ou à des ministres qui par leur hauteur de plus en plus avilirent les citoyens, qui par leurs concussions achevèrent d'aliéner les régions plus ou moins anciennement conquises.

Une révolution était attendue avec impatience, lorsque des barbares, dont jusqu'alors on avait ignoré le nom, se jetèrent en foule sur le territoire d'une puissance qui avait tout englouti et tout opprimé. Leur valeur impétueuse et féroce n'eut pas de grandes difficultés à surmonter. Les mercenaires chargés de couvrir les frontières de l'empire, les habitans de l'intérieur du pays, allaient au-devant d'un nouveau joug; tous pen-

saient devoir beaucoup gagner à un changement de domination.

Cet espoir fut malheureusement trompé. Les conquérans partagèrent entre eux les provinces que les Romains avaient réunies dans leur dépendance. Cette division fut suivie de sous-divisions sans nombre. Bientôt l'Europe fut tellement morcelée que les états regardés comme considérables n'occupaient qu'un canton borné, et que beaucoup se réduisaient à quelques villages. Ces peuplades, très-mal administrées, ne tardèrent pas à se haïr et à se combattre. Leurs relations étaient rares, et le moindre voyage devint une expédition périlleuse. On avait également à craindre et la violence des bandits qui infestaient les routes, et les exactions des nobles, peut-être encore plus redoutables. Un désordre aussi général réduisit à très-peu de chose les échanges que les nations étaient accoutumées à faire par terre. Ceux auxquels la mer les avait invités dans de meilleurs temps cessèrent tout-à-fait. Il n'y eut plus alors de piraterie; ce furent les Saxons ou les Normands qui la ressuscitèrent au neuvième siècle.

Ces nouveaux brigands, sortis de la partie la plus septentrionale de notre hémisphère, s'entassaient dans des pirogues mal construites, rangeaient les côtes de l'Allemagne, de l'Angleterre, des Pays-Bas, de la France, et descendaient partout où ils pouvaient espérer un butin. Comme

leur approche inspirait aux peuples le plus grand effroi, et que l'autorité était partout mal réglée, rarement éprouvaient-ils quelque résistance. Pour éviter la torture, l'esclavage ou la mort, chacun s'empressait de livrer ce qu'il avait de plus rare et de plus précieux. Les expéditions étaient annuelles ou plus fréquentes. Elles ne s'arrêtèrent que lorsque tout ce qu'on avait eu à donner fut épuisé, et alors les forbans s'emparèrent des contrées mêmes qui avaient servi de théâtre à leurs rapines. Un ciel tempéré, un sol riche, leur parurent préférables à leur climat glacé, à leurs stériles rochers.

Un ou deux siècles après ces invasions, il se fit en Europe un mouvement heureux et inattendu.

Des fous ou des imposteurs avaient depuis peu annoncé avec une entière assurance la fin très-prochaine du monde. La superstition accorda une foi aveugle à une si étrange prédiction; cette croyance, devenue comme universelle, avait préparé des esprits grossiers à ce qu'on pourrait leur proposer de moins raisonnable. Ce fut alors qu'on entendit de tous côtés que c'était un devoir, et le premier des devoirs, d'aller chasser les infidèles des lieux sacrés où s'étaient opérés les plus augustes mystères du christianisme. Aussitôt un nombre prodigieux d'hommes de toute condition et de tout âge s'embarquent pour la Palestine. Loin de se refroidir ou de

s'éteindre, ce feu acquit tous les jours plus de vivacité et plus d'extension. L'enthousiasme réussit à faire regarder comme lâches, comme irréligieux, ceux qui refusaient de s'engager dans la guerre sainte; et les plus grands princes, les rois les plus sages, se virent forcés de suivre le torrent. Cette épidémie dura deux siècles, de 1095 à 1270, et coûta à l'Europe plusieurs millions de ses habitans.

Le peu d'entre eux qui avaient échappé aux fatigues, au fer de l'ennemi, à la faim et à la débauche, avaient vu Constantinople ou traversé les provinces de la Grèce, que l'Ottoman n'avait pas encore asservies. Quoique dénués du talent de l'observation, ces aventuriers ne purent s'empêcher de voir dans les débris de l'empire d'Orient et principalement dans sa capitale un reste de savoir, de goût, d'élégance, de politesse, d'industrie et de magnificence, dont on n'avait pas la moindre idée dans leur patrie. Ils désirèrent d'y naturaliser quelques-unes de ces jouissances; et ce ne fut pas tout-à-fait sans succès. Autant que le climat et les fortunes, la plupart détruites par les croisades, le permirent, la noblesse adopta des usages qui flattaient son orgueil; et le peuple qui s'était élevé durant ces expéditions désastreuses imita ses chefs; la société changea de face. Il y eut plus de recherche dans les habits, plus de richesse dans l'ameublement, plus de délicatesse dans la table, plus d'ordre dans les

fêtes, plus de pompe dans les cérémonies publiques, des mœurs plus douces et des égards réciproques jusqu'alors inconnus ou négligés.

Ces innovations exigeaient, pour la plupart, des secours étrangers. On les demanda aux Vénitiens et aux Génois, qui fréquentaient depuis long-temps les rades de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, du Pont-Euxin et de l'Égypte. A cette époque les liaisons de l'Italie avec ces grands marchés devinrent plus suivies, plus vives, plus considérables. Cette extension de navigation et de commerce fit revivre la piraterie, que le défaut d'aliment avait fait tomber.

Le mouvement qui avait agité le midi de l'Europe ne tarda pas à se communiquer au nord de cette partie du globe. Les peuples qui habitaient les bords de la Baltique voulurent avoir aussi des commodités et des plaisirs. Lubeck et Hambourg devaient leur donner ce qui leur manquait, et recevoir en échange ce qu'ils avaient de trop. Malheureusement d'innombrables forbans interceptèrent les premiers envois et les premiers retours. Les deux républiques jugèrent devoir s'unir pour repousser la force par la force; soixante à quatre-vingts cités, qui avaient conquis ou acheté la liberté, et qui occupaient les rivages des mers depuis le fond de la Baltique jusqu'au Rhin, entrèrent successivement dans la confédération. Elle devint fameuse et redoutable sous la dénomination de *ligue anséatique*.

Cependant les efforts faits de toutes parts pour extirper les pirates n'avaient nulle part réussi entièrement. Lorsque la Chine ou le hasard nous eurent donné la boussole, cette grande découverte fit espérer que les vaisseaux, pouvant et devant dans la suite s'élever en haute mer, seraient plus rarement interceptés que lorsqu'ils étaient réduits à se traîner le long des côtes. Il en serait sans doute arrivé ainsi si la piraterie n'eût imaginé de nouveaux moyens pour ne pas laisser échapper sa proie.

Pendant que l'activité marchande luttait avec plus ou moins de succès contre les entreprises audacieuses des brigands qui voulaient la faire tourner à leur avantage, des Tartares, connus sous le nom de Turcs, volaient de conquête en conquête. Après avoir tout subjugué depuis les bords de la mer caspienne jusqu'aux Dardanelles, ils passèrent ce fameux détroit, emportèrent d'assaut Constantinople, se rendirent maîtres de la Grèce, de la Syrie, de l'Égypte, de tout ce qui avait formé autrefois l'empire d'Orient, poussèrent même leurs avantages jusque dans la Hongrie; et, comme si ce n'eût pas été assez de tant de prospérités pour une nouvelle nation, naguère inconnue, des corsaires entreprenans, sortis de ses îles, lui donnèrent la plus grande partie de l'Afrique septentrionale.

En 1555, le grand Soliman donnait des lois à ces vastes et belles provinces. François I^{er} ré-

gnait en France à la même époque. La puissance et l'ambition de Charles-Quint causaient de l'inquiétude à l'un et à l'autre. Ils s'unirent pour le combattre; mais, pour des raisons qu'il n'entre pas dans notre plan de développer, l'alliance ne produisit pas l'effet qu'on s'en était promis. Les Ottomans ne tirèrent aucun avantage du traité fait entre les deux couronnes; leurs nouveaux amis furent plus habiles, ou plus heureux. On va voir comment.

Tout le commerce du Levant était entre les mains des Italiens; il était impossible de l'enlever à ces peuples, très-difficile même de le partager de long-temps avec eux, sans des faveurs très-particulières.

Le ministre plénipotentiaire Laforest, convaincu de cette vérité, demanda et obtint que dans la suite aucun navigateur ne serait reçu dans les rades du grand-seigneur que sous pavillon français, qu'aucun négociant ne pourrait établir de domicile dans ses possessions que sous la protection de la France. Cette importante concession dura jusqu'à la fin du seizième siècle. A cette époque, plusieurs états chrétiens envoyèrent des ambassadeurs à la Porte, et leurs sujets furent débarrassés des entraves qu'un privilège exclusif arraché à l'ignorance leur avait jusqu'alors données; les Barbaresques eurent ordre de respecter les navires de ces nations, comme il leur avait été défendu d'insulter ceux

auxquels une première capitulation avait été accordée.

On peut penser que des sultans pleins de haine et de mépris pour tout ce qui n'était pas de leur religion ne mettaient pas un grand intérêt à être obéis. Ce qui est certain, c'est que les désobéissances étaient journalières. Leurs corsaires d'Afrique ménageaient presque aussi peu les puissances amies de leur souverain que celles qui n'avaient aucune liaison politique avec eux, ou qui même leur faisaient ouvertement la guerre; ces infractions à des volontés apparentes ou réelles n'étaient jamais punies, ou ne l'étaient que rarement.

L'audace de ces brigands, de jour en jour plus dignes d'Horoug et de Khair-Eddin, leurs instituteurs, s'accrut encore, lorsque le sérail leur eut accordé la liberté de se gouverner eux-mêmes. Leurs pirateries devinrent plus vives, plus universelles, plus cruelles. Les peuples dont le négoce était détruit ou dérangé par cette infatigable rapacité cherchèrent des moyens pour en affaiblir ou en arrêter les funestes effets.

On aurait opposé à ces corsaires des corsaires qui auraient usé de représailles; mais cette vengeance était impossible contre des nations qui n'avaient pas eu jusqu'alors, qui n'avaient pas à cette époque, qui n'ont pas eu depuis, un seul bâtiment de commerce. C'était donc une nécessité de laisser tous les navigateurs exposés à la

ruine, à l'esclavage, à la mort, ou de trouver une autre voie pour pourvoir à leur sûreté. Le premier qu'on imagina fut de bloquer ou de détruire les repaires d'où ces hardis voleurs s'élançaient sur leur proie. Cet expédient n'ayant pas eu de succès, ou n'ayant eu que des succès momentanés, les complaisances et les tributs le remplacèrent. Les puissances chrétiennes furent d'abord amenées par les républiques barbaresques à cet opprobre, ensuite l'empire de Maroc ne tarda pas à les y soumettre.

Les traités auxquels ces pirates voulurent bien se prêter devaient nécessairement être précédés d'une alliance avec le grand-seigneur, qu'ils voulaient faire honorer comme ils l'honoraient eux-mêmes. Tout état qui avait formé des liaisons avec le sérail pouvait aspirer à la paix avec l'Afrique septentrionale, aux conditions qu'elle dicterait. Quoique ami de la Porte, le seul roi de Naples ne put jamais obtenir cette faveur. Tout ce qui lui fut accordé, c'est qu'on ne prendrait aucun de ses navires dans l'Archipel, à condition qu'il serait défendu au pavillon de Malte de s'y faire voir. Depuis cette époque, les forces maritimes de cet ordre autrefois guerrier, furent réduites à aller recueillir dans la belle saison, sur les côtes de France, d'Espagne et de Portugal, les sommes que les commandeurs de ces royaumes catholiques devaient au trésor commun de la religion.

Les conditions stipulées entre les contractans n'ont pas toujours été partout les mêmes. Alger a constamment plus exigé que Tunis, et Tunis plus que Tripoli, des peuples commerçans qui demandaient que leur navigation ne fût pas troublée. Les humiliations ont été moindres pour les grandes monarchies chrétiennes dont on avait éprouvé le ressentiment, dont on pouvait craindre les hostilités, que pour les associations faibles et bornées, hors d'état de se refuser au joug qui leur serait imposé par l'orgueil et par l'avarice. Si Maroc a eu une politique moins suivie que les républiques barbaresques, c'est dans les guerres civiles qui l'ont si opiniâtement déchiré qu'il faut en chercher la cause.

Aucune des quatre puissances n'a été fidèle aux engagemens qu'elle avait pris lorsqu'il lui a paru utile de les violer. Dès qu'un de leurs tributaires s'est trouvé dans quelque embarras, la guerre lui a été déclarée. Ceux même avec lesquels il pouvait être dangereux d'en venir à cette iniquité ont été exposés aux plus avilissantes déprédations. Leurs navires, qui voguaient tranquillement sur la foi publique, ont été souvent dépouillés de leurs munitions navales, de leurs munitions de bouche. Quelquefois on les a arrêtés, on les a confisqués, sous prétexte que leurs papiers n'étaient pas en règle. Le propriétaire démontrait-il qu'aucune formalité n'avait été négligée dans ses passeports, il n'obtenait jamais de restitution si ses